

ment étudier à cette heure? "Et," ajouta-t-il, "où aller aussi; je le demande à ceux qui s'occupent de la moralité publique.

Puisque nous sommes en frais de faire des reproches et de donner des conseils aux marchands, nous leur demanderons pourquoi ils ne s'entendent pas, une bonne fois, pour tenir leurs magasins ouverts seulement pendant des heures respectables. Qu'ils soient certains que ce serait le meilleur moyen d'avoir des employés respectables et qu'en fin de compte ils y gagneraient. Ils nous donneraient de plus la chance d'avoir plus tard des marchands comme il nous en faut, pour conserver ou plutôt augmenter notre influence nationale dans le commerce.

L. O. DAVID.

8ME CONVENTION CANADIENNE

Nous n'avons pu nous procurer à temps pour le dernier numéro de notre journal, les noms des messieurs qui ont pris la parole dans le banquet donné aux délégués de la 8ème Convention Canadienne. Voici la liste des santés et les noms de ceux qui y ont répondu.

"La patrie" par M. E. N. Lacroix.

"Le président des Etats-Unis" par M. Batchelor.

"Le clergé canadien" par le révérend M. Côté.

"La presse canadienne" par M. Dumas de l'Opinion Publique.

"L'éducation française" par M. O. MacMahon.

"L'Union des S., de Secours M.," par M. A. Paré.

"Aux dames" par M. Bengley.

"Notre nationalité" par M. Girard.

"Bien-être matériel" par M. Moussette.

"Presse américaine" par M. Rousseau.

"Restons français" par M. Rouleau.

"Canadiens de l'Ouest" par M. L. Demeules.

"Canadiens de l'Est" par M. Laporte.

"Notre position aux Etats-Unis" par M. A. Chiniquy.

Plusieurs questions du plus grand intérêt ont été discutées dans cette convention et des discours remarquables furent prononcés par plusieurs des messieurs que nous venons de nommer.

HOURRA POUR L'INDUSTRIE.

Les journaux de Québec nous apprennent, il y a quelques jours, une nouvelle agréable à ceux qui s'intéressent au progrès de l'industrie dans ce pays.

La fabrication de l'acier avec du sable magnétique, par le procédé Viger est maintenant passé dans le domaine des faits. Le premier essai a été couronné d'un plein succès, samedi. Plusieurs directeurs de la compagnie étaient là sur les lieux attendant avec une anxiété facile à comprendre, le résultat de cette première expérience d'une découverte merveilleuse dont l'auteur vient de descendre dans la tombe. Vers six heures, on sortait des fournaux une barre du plus pur acier pesant environ 500 livres. Les résultats dépassent même l'attente de tous. Nous félicitons la compagnie d'acier de ce succès qui ne laisse plus de doute sur les futures opérations.

Le Dr. Larue exhibe un échantillon de l'acier fabriqué à l'établissement de la rivière St. Charles. L'acier est de première qualité, très propre à la manufacture des rasoirs, et peut être vendu à des prix réduits. A l'avenir au lieu d'importer, on pourra exporter de l'acier. On paie 20 cents la livre pour cet article dont la conversion ne coûte pas deux cents.

EXPLOITATION DU SABLE MAGNÉTIQUE.

Durant les derniers mois plusieurs vaisseaux chargés de fer ont laissé Québec pour l'Angleterre, et la semaine dernière on a envoyé en France, soixante tonneaux de sable magnétique, trouvé sur la rive Nord du St. Laurent, et qui est comme l'on sait d'une qualité supérieure. Ce sable est purifié au moyen du "Purificateur" du Dr. Larue, de Québec, qui a donné à sa machine un haut degré de perfection.

Une compagnie anglaise a donné des ordres pour cent tonneaux de ce sable purifié, de sorte qu'avant longtemps, nous pouvons compter qu'un nouvel et important article sera ajouté à nos exportations.

LE DR. L. TREMBLAY.

On écrit du village des Aulnats :

M. le Dr. L. Tremblay, médecin ici depuis plus de vingt-cinq ans, vient de mourir. Il était aimé de tout St. Roch et le concours immense qui se réunissait pour pleurer sur sa tombe, est le plus beau témoignage d'estime et de regret que ses concitoyens pouvaient rendre à sa mémoire. Les pauvres perdent en lui un ami toujours dévoué et la paroisse de St. Roch, un bon, aimable et dévoué citoyen.

M. le Dr. Alf. Déchesne, des Trois-Pistoles, vient de se fixer de nouveau à la place de M. Tremblay et nous sommes convaincus qu'il se fera bientôt une belle clientèle au milieu de sa paroisse natale.

Nous lui souhaitons tout le succès que méritent ses talents et sa bonne conduite.

L'intelligence est-elle une substance pondérable ou impondérable; une essence, vapeur, ou quelque chose d'indescriptible, qui ne peut être saisi, touché ou retenu?

L'homme pense, étudie, invente, se fatigue l'esprit par l'excès du travail et perd sa raison; il se repose, devient calme, fait usage de restaurateurs et se remet de nouveau au travail.

Quand on réfléchit qu'il y a un remède qui peut soutenir l'intelligence et que des esprits faibles sont devenus forts par l'usage du sirop composé Hypophosphites de Fellows, nous ne pouvons conclure autre chose que la puissance subtile de l'esprit est véritablement une matière pondérable, par le fait que des ingrédients sont donnés qui lui communiquent de la vitalité. Les personnes fortement adonnées à l'étude devraient faire usage de ce sirop.

JEAN BART.

Suite.

C'était le 6 septembre 1677, trois jours après la sortie du port.

Derrière le *Neptune* se tenaient peureusement huit à dix navires marchands, témoins muets de la bataille qui commençait.

Jean Bart se souvenait de l'affaire du mois de mai précédent, dans laquelle sa frégate avait été criblée par l'ennemi. Cette fois il changea de tactique, et monta à l'abordage du *Neptune*. La bataille, ou plutôt la boucherie, ne dura que quelques minutes: l'ennemi demanda grâce, et le corsaire reprit le chemin de Dunkerque avec le *Neptune* et le convoi.

Il était en appétit et ne dédaigna pas, en route, de capturer une petite buse hollandaise qui avait pris chasse pour sauver sa cargaison.

Au retour, Jean Bart dut abandonner sa frégate la *Palme*, qui avait énormément souffert dans ces derniers temps. Mais un honneur inattendu venait récompenser sa bravoure et les services rendus pendant la guerre. La réputation du corsaire avait retenti jusqu'à Versailles, et Louis XIV lui envoyait, comme témoignage de sa royale satisfaction, une médaille et une chaîne d'or.

Allons fit Jean Bart en mettant le pied sur sa nouvelle frégate le *Dauphin*, Sa Majesté mérite bien qu'on fasse quelque chose pour elle.

C'était sa quatrième campagne, ce ne devait pas être la moins brillante. Dans les quinze derniers jours de novembre, il captura quatre bâtiments, dont une frégate de huit pièces de canon et un navire chargé de vins à destination d'Angleterre.

Jean Bart payait royalement les cadeaux de Sa Majesté.

Le commerce de la Hollande était à peu près ruiné. Aussi les bâtiments de cette nation, devenus plus rares et surtout plus craintifs, n'osaient prendre la mer de peur d'y rencontrer le corsaire de Dunkerque. C'est ce qui explique le petit nombre de captures de Jean Bart pendant l'année 1677.

Le 17 juin de cette année, sa femme Nicole lui donna son fils aîné, François-Cornil Bart, qui devait jouer un rôle important dans la navigation, mais que la gloire de son père a pour ainsi dire absorbé.

L'année 1678 ne commença pas très-bien pour le héros. Non pas qu'il se soit laissé battre ou qu'il ait été moins heureux dans ses prises, au contraire; mais il eut le malheur de méconter Louis XIV, et l'on ne doit pas perdre de vue qu'à ce moment il n'y avait pas de plus grand malheur au monde que la colère ou même la moindre disgrâce royale.

Témoin Racine. Le grand génie, qui devait moins au roi que le roi ne lui devait, faillit mourir de chagrin quand la bienveillance du maître s'éloigna de lui. Aujourd'hui que les grandeurs sont personnelles et que la gloire ne se confisque plus au profit des rois, Racine se consolait facilement.

Jean Bart était de son siècle et en avait les idées.

Pour se récompenser de la pauvre année qui allait finir, le corsaire reprit sa croisière dans le dernier mois de 1677, et fit, en janvier 1678, la capture de quelques petits bâtiments qu'il rançonna pour une somme de dix mille six cents livres.

Or, il faut savoir que Sa Majesté le roi de France, pour des raisons de haute politique, avait précédemment fait défense à tous capitaines et autres quelconques de relâcher en mer les vaisseaux capturés, ni d'entrer en composition avec les officiers vaincus. Cette ordonnance avait un caractère fiscal très-prononcé. Jean Bart savait-il qu'elle avait été rendue? Il est permis de l'ignorer; on peut croire même qu'il n'en avait pas eu connaissance, puisqu'il ressentit le plus vif chagrin du blâme qu'il encourut.

Il ne fut pas malade, comme Racine, car les tempéraments ne se ressemblent pas plus que les génies, mais il gronda sourdement et bouda son navire pendant six mois.

Le chagrin, comme on s'en doute, avait dû être bien profondément ressenti pour clouer à terre pendant six mois un homme tel que Jean Bart. L'histoire ne dit pas que Nicole si jalouse de la mer aux jours de la lune de miel, se plaignit de cette bouderie. Il est vraisemblable que non, quoique le mariage datât déjà de trois ans.

Ce repos du lion ne faisait pas l'affaire de Keyser. Keyser lui réparait chaque jour des batailles et des Hollandais pour ébranler sa résolution. Jean Bart tournait la tête sans répondre et continuait de boudier.

Un jour, Keyser, accompagné de Jean Soutenayer, qui avait fait la course avec Jean Bart dans ces dernières années, vint trouver l'Achille de Dunkerque et lui dit avec bonhomie :

— Jean tu as des raisons pour en vouloir au gouvernement et à l'intendant de la marine Hubert, qui le représente ici; mais tu ne peux avoir les mêmes raisons à l'égard de tes deux vieux compagnons?

— Tonnerre de bombe! tu le sais bien!

— Alors rends-nous un service.

— Lequel?

— Soutenayer et moi nous repartons...

— Vous repartez? fit Jean Bart dont la poitrine se souleva.

— Mais, oui, Jean; nous n'avons pas de raison pour boudier, nous.

— Dis vite, tonnerre quel service veux-tu que je vous rende?

— C'est de venir en rade avec nous.

— Moi? jamais! et pourquoi en rade avec vous?

— Pour me dire si mon *Empereur*, à moi, si la *Notre-Dame-de-Lombardie*, de Soutenayer, sont armés convenablement. En fait de métier, tu n'es plus marin, mais tu es toujours notre maître. En passant dans le port, tu verras ton *Dauphin*, qui a l'air d'avoir pris de l'ennui.

— Mais vous partez donc bientôt?

— Cette semaine.

— Allons en rade!

Jean Bart, une fois en mer, aspira violemment la brise du large et sentit ses poumons se dilater. Il était devenu un autre homme. Après avoir donné à ses deux amis les conseils les plus minutieux, il rentra dans le port avec eux et les fit monter sur le *Dauphin*. Le navire du corsaire, si fringant et si luisant jadis, était terne. On y sentait l'abandon. Jean Bart en éprouva un secret malaise et rentra chez lui tout pensif.

— Qu'as-tu? lui demanda Nicole.

— Rien, tonnerre!

— Ça me paraît juste. Un pareil coup de poing sur la table ne veut peut-être rien dire?

— Eh bien! je repars!

— Au port?

— En course!

— Mais tu m'avais promis...

— Eh! tonnerre de bombe! je me l'étais bien promis à moi aussi, femme! mais je n'y tiens plus. Au diable la bouderie.

Les trois amis, montant chacun leur navire, repartirent donc

ensemble et naviguèrent de conserve. La mer était vide. Le soleil de juin n'éclairait qu'un horizon désert. Aucun vaisseau n'apparaissait, et les trois corsaires s'avancèrent jusqu'au Texel pour chercher fortune.

Ce quartier n'était pas moins désert que le reste. Seulement, tout près du rivage, on apercevait la garde-côte, une belle frégate, le *Scherdam*, qui portait trente-deux pièces de canon et une centaine d'hommes d'équipage. Une circonstance qui doublait la force et l'audace de ce puissant garde-côte, c'est qu'il était commandé par le brave Willems Ranc.

Quand on a faim, tous les morceaux sont bons. Le *Scherdam* était de digestion difficile, mais Jean Bart était affamé de batailles, et se dirigea bravement avec son petit bâtiment, sur la frégate hollandaise. Willems lui fit l'honneur de lui épargner la moitié du chemin.

L'Empereur et la *Notre-Dame* étaient hors de vue. Jean Bart n'avait que ses quatorze canons et une quarantaine d'hommes, et il n'hésita pas une minute; non moins courtois et surtout non moins brave que son adversaire, il avance de toute sa vitesse et attend le feu du *Scherdam*.

La bordée du garde-côte détona bientôt. Le *Dauphin* bondit sous cette décharge meurtrière qui lui avait troué les flancs; mais il riposta vigoureusement en approchant toujours.

Willems Ranc a deviné qu'il a sous son tir le corsaire Jean Bart. Il n'y a pas un autre homme assez téméraire pour s'attaquer au garde-côte. C'était donc une lutte à mort qu'il fallait soutenir, mais une lutte dont l'issue ne pouvait être douteuse, car, en quelques bordées du *Scherdam*, le *Dauphin* devait infailliblement couler.

Aux premiers coups de canon, Jean Bart l'avait deviné comme son adversaire; aussi changea-t-il de tactique et ordonna-t-il l'abordage. Les démons sautèrent sur la frégate, la hache au poing. Jean Bart reconnaît le capitaine Willems, court à lui et l'abat à ses pieds.

La boucherie dura dix minutes à peine, puis le garde-côte se rendit. Le *Dauphin* avait trente-six hommes hors de combat, presque tout son équipage; le *Scherdam* en comptait cinquante.

Jean Bart qui, jusque-là, paraît-il, avait été épargné, reçut d'innombrables blessures dans cette affaire. Il eut le visage et les mains brûlés. Un boulet de canon lui avait emporté les mollets dès les premières décharges; mais le succès était un baume, et le *Scherdam* était à lui!

IV.

Ses blessures n'arrêtèrent point l'intrépide corsaire. Les Anglais, qui avaient fait cause commune avec la Hollande, couvraient la mer de leurs chargements, et Jean Bart n'avait plus que l'embarras du choix. Il recommença les miracles de l'année 1675 et ramena au port de Dunkerque un tel nombre de prises, qu'on avait fini par en être encombré.

La paix de Nimègue, conclue le 10 août 1678, mit un terme à ces courses prodigieuses. Jean Bart allait être condamné à vivre à terre et peut-être à mourir d'ennui, si Louis XIV, émerveillé des hauts faits du brave corsaire de Dunkerque, n'eût songé à l'appeler dans sa marine royale. Il lui envoya un brevet de lieutenant de vaisseau et lui donna le commandement d'une frégate de quatorze canons. Jean Bart se trouva bien quelque peu gêné dans l'uniforme réglementaire et empêtré dans la discipline, mais c'était le seul moyen de garder activement la mer, et il subit les exigences de sa position nouvelle en considération des agréments qu'elle offrait.

Comme tous les marins d'élite, Jean Bart fut envoyé en croisière contre les pirates mauresques dans la Méditerranée. Il partit au commencement de 1679 et ne revint qu'en 1682, après avoir malmené les pirates et fait des prisonniers.

De terribles épreuves attendaient le brave lieutenant au retour. En quelques mois il perdit sa mère, sa fille et sa femme. Cornil, son fils aîné, lui resta seul.

Jean Bart, malgré la rudesse de son extérieur, avait l'âme aimante. Il ressentit de ces pertes successives une vive douleur, comme fils, comme époux et comme père. A tout prendre, il avait été heureux en ménage, et depuis longtemps il avait oublié ce qu'il avait eu à souffrir dans son enfance de l'injuste partialité de sa mère.

La guerre que l'Espagne déclara à la France, en 1683, remit Jean Bart en activité et lui fit oublier ses chagrins. Cette guerre ne fut pas longue, mais elle mit en relief une fois de plus la haute valeur de l'ancien corsaire.

Monté sur la frégate la *Serpente*, dont il avait obtenu le commandement, il alla croiser dans la Méditerranée, où l'occasion de se distinguer ne se fit pas longtemps attendre. Il recommença contre les Espagnols les audacieuses témérités qui lui avaient réussi dans les mers du Nord. Il amena d'abord un vaisseau de guerre de haut bord, monté par trois cent cinquante hommes, et retourna sur les lieux pour assister à une bataille navale dans laquelle il prit pour sa part deux autres navires de guerre et reçut une blessure grave.

Jean Bart revint à Dunkerque, soit pour s'y remettre de ses blessures, soit plutôt pour y remplir des missions périlleuses et faire tête aux corsaires qui venaient inquiéter nos ports. Il rencontra dans sa ville natale le chevalier de Forbin, officier de marine d'un mérite réel, mais d'une suffisance et d'un orgueil encore plus grands.

Le chevalier était un homme de cour, doué d'un fort grand air, poli, instruit, élégant, petit-maitre, dédaigneux,—juste ce que Jean Bart n'était pas. Il souffrait d'un contact journalier avec l'ancien corsaire et ne perdait jamais l'occasion de le tourner en ridicule et de s'amuser de l'ours, comme il l'appelait.

Jean Bart n'avait ressenti aucun de ses coups d'épingle, mais on le prévint que le chevalier se moquait de lui, et, de ce jour, le terrible marin se tint sur le qui-vive. A la première impertinence de Forbin, Jean Bart l'arrêta court devant un grand nombre d'officiers et lui dit :

— Monsieur le chevalier, je n'ai pas le temps, moi, de m'amuser toute la journée à chercher des puces à vos paroles. Tonnerre de bombe! nous sommes les marins du roi, et n'oublions pas que le plus méritant de nous deux est celui qui fera la plus chaude besogne. Je vous attends sur mer à prochaine occasion. Soyez poli en attendant!

L'ours de Forbin n'en était pas moins un homme de grand mérite, capable de donner les meilleurs conseils. Jean Bart qui avait fait la course à la tête d'une escadre, décida l'autorité à former une division de course, composée de frégates légères, bien équipées et bien montées.

Ce fut lui qui donna tous les détails, déterminant les points de croisière, choisit les équipages et indiqua ses propres moyens d'action, comme un maître d'escrime qui livre ses meilleurs coups et toutes les ressources de sa vieille expérience.

Un pareil homme n'était pas vraiment aussi risible que l'avait un jour prétendu le chevalier de Forbin.

Le hasard, qui se joue des choses et des hommes, voulut que